



Photo Jean-Luc Bertini © Flammarion

Christine Angot

France

Biographie

Christine Angot est née le 15 septembre 1959 à Châteauroux. Etudiante à Reims, elle obtient un DEA de droit international. Elle s'éloigne alors de ses études pour écrire. Elle décide de se consacrer à cette nouvelle activité et d'en vivre. Six ans après, en 1990, Gallimard publie *Vu du ciel*. Le succès arrivera en 1999 avec la publication de *L'Inceste*.

Après avoir vécu à Montpellier et à Nice, Christine Angot réside désormais à Paris. Elle continue de publier chez des éditeurs différents. Christine Angot publie en 2015 *Un amour impossible*, magnifique portrait de sa mère qui obtient le Prix Décembre 2015.

Bibliographie

Un amour impossible (Flammarion, 2015) (216 p.) Prix Décembre 2015

La Petite Foule (Flammarion, 2014) (254 p.)

Une semaine de vacances (Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2013) (135 p.)

Les Petits (Flammarion, 2011 ; J'ai Lu, 2012) (185 p.)

Le Marché des amants (Seuil, 2008 ; Seuil, coll. « Points », 2009) (312 p.)

Rendez-vous (Flammarion, 2006 ; Gallimard, coll. Folio », 2008) (360 p.) Prix de Flore

Une partie du cœur, avec Jérôme Beaujour (Stock, 2004 ; LGF/ Livre de Poche, 2006) (93 p.)

Les Désaxés (Stock, 2004 ; LGF/Livre de Poche, 2006) (155 p.)

Peau d'âne (Stock, 2003 ; LGF/Livre de Poche, 2005) (90 p.)

Pourquoi le Brésil ? (Stock, 2002 ; LGF/Livre de Poche, 2005) (253 p.)

Normalement suivi de *La Peur du lendemain* (Stock, 2001 ; LGF/Livre de Poche, 2003) (118 p.)

Quitter la ville (Stock, 2000 ; LGF/Livre de Poche, 2002) (188 p.)

L'Inceste (Stock, 1999 ; LGF/Livre de Poche, 2001) (190 p.)

Sujet Angot (Fayard, 1998 ; Pocket, 2006) (123 p.)

Les Autres (Fayard, 1997 ; Stock, 2001) (156 p.)

Interview (Fayard, 1995 ; Pocket, 1997 **ÉPUISÉ**) (137 p.)

Léonore, toujours (Gallimard, 1994 ; Fayard, 1997 ; Seuil, 2010) (156 p.)

Not to Be (Gallimard, 1991 ; Gallimard, coll. «Folio», 2000) (97 p.)

Vu du ciel (Gallimard, 1990 ; Gallimard, coll. «Folio», 2000) (93 p.)

Mots-clés

- > Figure maternelle
- > Figure paternelle
- > Portraits croisés
- > Réconciliation

Ressources

Site web de l'auteur : www.christineangot.com

[Critique](#) d'*Un amour impossible* (Libération, 26 août 2015)

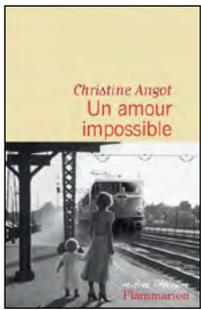
Presse

« Sur l'inexorable descente en enfer du couple, la décomposition du désir, l'ennui qui ronge, la gêne, le rejet progressif de l'autre, Christine Angot tire des situations dures et sans pathos. Jusqu'à faire mal. Jusqu'à faire peur, créant l'angoisse comme pour un thriller. Mais sans se complaire pour autant dans la psychologie, juste dans la réalité crue. » **Fabienne Pascaud, Télérama**

« Christine Angot, qui hait les bons sentiments, est d'une sensibilité fascinante, vibrante, fulgurante. On sent que la souffrance d'autrui peut la tuer. C'est avec cette brûlure qu'elle nous offre la plus vivante, la plus humaine des œuvres. » **Yann Moix, Le Figaro littéraire**

« Le roman de Christine Angot est celui d'une libération. Une émancipation si puissante que le texte lui-même finit par s'émanciper de son auteure. Là où celle-ci conclut sur la malédiction sociale qui barre le destin de Rachel Schwartz, on referme le livre avec un sentiment bien différent. Sous nos yeux, Rachel n'est pas la victime éternelle des dominants, elle n'est plus cette petite chose fragile qui vient s'écraser sur le mur de la société bourgeoise. Page après page, et quoi qu'elle en dise, Christine Angot lui a rendu sa puissance de vivre et de décider. Et voici la splendide générosité de cet écrivain : au plus près de ses lecteurs, Angot crée des textes si forts qu'ils en arrivent à être encore plus forts qu'elle. Au point de parier sur notre liberté. » **Jean Birnbaum, Le Monde des Livres**

Un amour impossible (Flammarion, 2015) (216 p.) Prix Décembre 2015



Pierre et Rachel vivent une liaison courte mais intense à Châteauroux à la fin des années 1950. Pierre, érudit, issu d'une famille bourgeoise, fascine Rachel, employée à la Sécurité sociale. Il refuse de l'épouser, mais ils font un enfant. L'amour maternel devient pour Rachel et Christine le socle d'une vie heureuse. Pierre voit sa fille épisodiquement. Des années plus tard, Rachel apprend qu'il la viole.

Le choc est immense. Un sentiment de culpabilité s'immisce progressivement

entre la mère et la fille.

Christine Angot entreprend ici de mettre à nu une relation des plus complexes, entre amour inconditionnel pour la mère et ressentiment, dépeignant sans concession une guerre sociale amoureuse et le parcours d'une femme, détruite par son péché originel : la passion vouée à l'homme qui aura finalement anéanti tous les repères qu'elle s'était construits.

La petite Foule (Flammarion, 2014) (254 p.)



Ce sont des hommes, des femmes, ils sont jeunes, vieux, ou entre deux âges, riches, puissants, pauvres, ou ni l'un ni l'autre.

Christine Angot les passe, en radiologue du genre humain, à son laser, croisant leurs similitudes et leurs différences, perçant à jour leurs caractères, leurs solitudes, leurs émotions.

Avec «Le Parisien d'adoption», «La retraitée du textile», «Le grand dépressif» ou «Le client des grands hôtels», par exemple, ce sont autant de portraits d'une société française contemporaine qui se répondent, s'opposent, font miroir, suivant un travail de narration novateur. *La petite foule* est une œuvre captivante, on se l'approprie, on se prend d'affection pour certains, on se moque de certains autres, car la plume de Christine Angot, toujours aussi libre, reflète de façon caustique, aimante ou amusée, mais précise et implacable, notre petit monde personnel.

Une semaine de vacances (Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2013) (135 p.)



Christine Angot a écrit ce court roman comme on prend une photo, sans respirer, sans prendre le temps de souffler. En cherchant la précision, en captant l'instant et le mouvement. Ce n'est pas à nous lecteurs de vouloir en connaître l'élément déclencheur, peu importe de le savoir. On s'aperçoit vite en le lisant que le texte possède en lui-même le pouvoir d'agir avec violence. Il suscite des sentiments dont l'angoisse ne peut être évacuée.

Il provoque le saisissement par lequel on reconnaît un des pouvoirs de la littérature : donner aux mots toute leur puissance explicative et figurative, plutôt que de s'en servir pour recouvrir et voiler. C'est comme si l'écrivain levait ce voile, non pas pour nous faire peur, mais pour que l'on voie et comprenne.

Les Petits (Flammarion, 2011 ; J'ai Lu, 2012) (185 p.)



Ils se rencontrent à Paris. L'histoire s'installe par paliers, mais assez simplement. Ils finissent par prendre un appartement dans le quinzième, où ils vivent, avec les enfants qui arrivent à un rythme régulier. Rien que de très ordinaire, classique, courant.

Mais que se passe-t-il à l'intérieur de ces quatre murs ? Quels détails du ménage, du partage du lit, de l'éducation des enfants et de toute l'organisation matérielle vont mettre en péril progressivement l'équilibre ? Comment se reconstituent dans un intérieur les luttes sociales, raciales, sexuelles ? Vont-ils s'en libérer ? Quel rôle joue l'argent ? À quel moment les murs deviennent-ils des passoires de toutes les maladies sociales ? Faut-il renoncer ? Qui va gagner ? Lui ? Elle ? Et que va-t-il arriver aux petits, qui les réunissent et les divisent ? L'hostilité croissante entre un homme et une femme, la violence quotidienne entre un père et une mère, les manipulations et déchirements qu'éveillent les enfants : la narratrice restitue ces scènes, tantôt de manière tendre, tantôt implacable.

L'écriture s'impose ici avec une émotion contenue et une clairvoyance coupante. Dans un roman réaliste, quasi naturaliste, Christine Angot met en scène le côté sombre de la puissance féminine, elle en fait une donnée essentielle autour de laquelle tous les autres personnages auront à se définir.

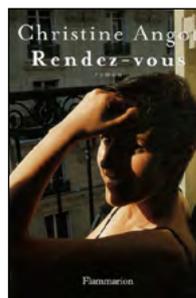
Le Marché des amants (Seuil, 2008 ; Seuil, coll. « Points », 2009) (312 p.)



Le Marché des amants est un roman sur les frontières de l'amour. Cela se passe à Paris, de nos jours, dans une société qui se transforme. Des mondes se croisent, s'affrontent, se mélangent. Les vieux territoires s'aboliront peut-être, mais il y a encore des murs. Une femme blanche rencontre un homme métis, Bruno. Ils n'ont a priori rien à faire ensemble. Mais leur histoire d'amour déjoue les prévisions.

Il y a aussi Marc avec qui tout serait sans doute plus simple, plus «normal». Mais l'autre monde s'est ouvert. Dans une scène emblématique du livre, la narratrice monte sur le scooter de Bruno, le couple file vers le dix-huitième arrondissement, à la porte de La Chapelle. Il fait nuit. Il fait froid. Pour elle, c'est un lieu qui n'est pas familial, qui fait peur, mais lui rappelle son enfance. On devine les trafics, tout un manège nocturne avec ses codes et ses désarrois. C'est de là que vient Bruno. La tour Samsung, le périphérique, le parking où il jouait au foot. Tout pourrait sembler proche, quelques stations de métro : les frontières n'en sont pas moins ancrées dans les esprits. C'est le nouveau territoire de l'amour.

Rendez-vous (Flammarion, 2006 ; Gallimard, coll. Folio », 2008) (360 p.) Prix de Flore

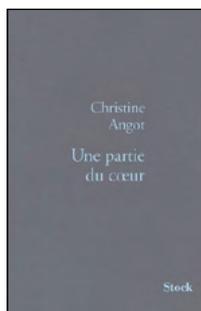


«Je connaissais Éric depuis un mois. Je l'avais déjà croisé, dans des bars de théâtre à la fin des spectacles, mais nous n'avions pas parlé, presque pas, rien. Je l'avais vu jouer deux ou trois fois. C'était un acteur génial. Je le connaissais depuis un mois, mais j'avais commencé à entendre parler de lui six ans plus tôt. Des gens différents, dans des villes différentes, m'avaient rapporté avec des anecdotes toutes différentes : ah, tu sais il y a un acteur qui t'adore : Éric Estenoza.

Le message me revenait régulièrement aux oreilles, et ce qui était surtout étrange, par des sources vraiment différentes, sur plusieurs années. Et ce qui était encore plus étrange c'est qu'il m'avait à peine adressé la parole le jour où il m'avait vue, une ou deux fois au cours de ces six années quand j'avais eu l'occasion de le croiser.»

Elle rencontre un acteur. Depuis cinq ans, il veut la connaître et disparaît quand il la voit. Puis la rencontre se fait, elle écrit sur eux, l'amour est possible. Mais l'écriture va-t-elle l'absorber ? Commence une course-poursuite où nul ne lâche prise et où chacun, pris de vertige, ne sait plus où il en est, entre sa passion pour l'art et sa passion pour la vie.

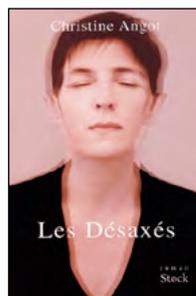
Une partie du cœur, avec Jérôme Beaujour (Stock, 2004 ; LGF/Livre de Poche, 2006) (93 p.)



Jusqu'à quel point le romancier a-t-il le droit de prendre ses personnages dans la réalité ? Ou de se choisir lui-même pour sujet, au risque du narcissisme ou de l'impudeur ? A ces questions, que la critique lui a posées non sans arrière-pensées, l'auteur de *L'Inceste* et des *Désaxés* répond ici avec force : la littérature a tous les droits, parce qu'elle n'appartient pas plus à ceux qui croient s'y reconnaître qu'à celui ou celle qui écrit.

« Je est un autre ! » s'exclamait Arthur Rimbaud voilà plus d'un siècle. De Freud à Foucault et à Derrida, la pensée moderne n'a cessé de confirmer cette intuition, que Christine Angot développe dans ces pages où elle nous donne à voir ce qu'est, pour un écrivain, l'abandon total à la littérature.

Les Désaxés (Stock, 2004 ; LGF/Livre de Poche, 2006) (155 p.)



« Il l'avait serrée dans ses bras. Il l'avait embrassée. Elle lui avait demandé s'il l'aimait. Il avait répondu : «bien sûr, je t'aime. Je suis là. Je ne suis pas loin.» Elle s'était rendu compte à quel point elle était heureuse de le savoir dans sa vie, d'être avec lui, de vivre avec lui. Surtout quand il n'était pas là comme en ce moment. Elle détestait son désordre, elle détestait l'odeur de tabac froid, les cendriers pleins, les fenêtres ouvertes en plein hiver pour essayer de faire partir l'odeur, elle détestait quand il dormait des heures le matin, au lieu de venir lui faire l'amour. Elle était contente de penser à lui, de penser qu'il l'aimait, qu'il pensait qu'il était avec elle. Qu'il existait. Mais il y avait quelque chose qui n'allait pas depuis le début. Des signes bizarres auraient dû les alerter. Ils ne s'étaient pas méfiés, au contraire, ils avaient foncé, trop contents d'être amoureux. » Christine Angot reste fidèle aux thèmes de toute son œuvre : l'intime, le mal de vivre, l'exigence et les désarrois de l'amour.

Peau d'âne (Stock, 2003 ; LGF/Livre de Poche, 2005) (90 p.)



Qui ne se souvient de la malheureuse Peau d'âne, l'héroïne du conte de Perrault mis en images par Jacques Demy dans un film devenu un classique ? C'est l'histoire de cette jeune princesse en butte au désir amoureux du roi son père, que la romancière de *L'Inceste* considère ici à sa façon. La Peau d'âne de Christine Angot, petite fille, vit à Châteauroux avec sa mère - une « fille-mère », comme on dit alors. Lorsque le père fera irruption dans son monde, ce sera pour l'éveiller d'un baiser, comme une autre

héroïne fameuse. Mais, loin de lui apporter l'amour d'un prince charmant, ce baiser la livre pour longtemps au malaise, à la hantise, aux interrogations, à une malédiction que symbolise le manteau de Peau d'âne. Reproduit à la suite du récit, le conte originel ainsi confronté à une lecture nouvelle ouvre des perspectives troublantes sur les replis du cœur humain.

Pourquoi le Brésil ? (Stock, 2002 ; LGF/Livre de Poche, 2005) (253 p.)



« Pourquoi le Brésil ? Peut-être parce que c'est un pays dont toute la richesse est dans l'avenir, comme toi à qui le globe était destiné. » Pierre Angot

«*Pourquoi le Brésil ?*, livre parlé, est un strip-tease du cœur, avec des clous sadomasochistes plantés dans un cadre romantique, et des lettres du père qui traînent toujours dans un tiroir (dans une de ses lettres, le père promettait tout à sa fille, le Brésil, le monde et l'avenir rien que pour elle, avant de lui voler sa vie). On

peut lire cette histoire comme une chronique bruyante, banale et terrible de la vie d'aujourd'hui, copiée sur le vif. Sociabilité, quotidien, concierge, taxis, Lexomil, écrivains qui ne sont pas nés pour écrire, mais pour passer à la télévision, amours compliquées de sentiments perturbés, mêlés, contradictoires, mais où chacun joue son rôle, tant bien que mal. Le bonheur ne dure jamais. Malentendus, névroses, insultes, et par ailleurs beaucoup d'ennui et un sentiment d'imposture généralisée : l'héroïne étouffe dans les bras de la ville. «On ne s'en sortait pas, on se heurtait à des murs. Voilà ce que je me disais, et forcément on ne s'en sort pas. On ne s'en sortait pas. On se déchirait. Mais je savais qu'on s'en sortirait.» L'Express

Normalement suivi de *La Peur du lendemain* (Stock, 2001 ; LGF/Livre de Poche, 2003) (118 p.)



« J'ai besoin de l'amour. J'ai besoin de voir quelqu'un de près pris par l'amour, quelqu'un de près mû par l'amour, heureusement encore que j'inspire l'amour. Que ça m'est arrivé dans ma vie d'inspirer l'amour. Mais vraiment l'amour. Heureusement encore. Sinon je ne saurais toujours pas ce que c'est que l'amour. Je sais, je le vois, je le vois, c'est beau, et j'aime passionnément celui que je vois aimer parce que c'est si beau, si

beau, si mystérieux. Alors ne pars pas, par pitié, pars pas, mon objet précieux, mon amour. Tu me retires tout si tu t'en vas. Ne pars pas mon petit objet précieux, je t'en prie. C'est si beau, si beau, si beau. Moi qui ne savais pas ce que c'était tu m'apportes un si joli cadeau. Mon amour. C'est si beau, tu m'apportes un si joli cadeau. »

C. A.

Quitter la ville (Stock, 2000 ; LGF/Livre de Poche, 2002) (188 p.)



« Cette fois, j'espère qu'on ne va pas me faire changer les noms, je ne dis rien de mal, je ne dis que la vérité, ce que je sais, ce qui est vrai. Et tellement sur tellement de gens, qui pourraient m'accuser, me porter au tribunal, à moins d'un regroupement, improbable, à moins d'une communauté, lâchons le mot, inavouable. Pas dans le sens de référence, mais le sens : vous ne devriez pas l'avouer que vous êtes une communauté de lâches. »

Christine Angot, dont à l'adolescence le nom de famille brusquement changea, de Schwartz pour Angot, elle, l'écrivain qui eut à vivre (ou endurer ?), en tout cas à accompagner et assumer le succès de son livre *L'Inceste*. Cela, elle en a pris note, au jour le jour. Une fois encore des êtres non du tout fictifs deviennent ses personnages, ou ses proies. *Quitter la ville* est au premier abord un récit, puis prend le rythme d'une course, d'une fuite à cheval, d'un exorcisme rageur, d'une suite et continuation, à mots continus pour ne pas flancher : vide-âme à la fois éperdu et contenu. »

Mathilde La Bardonnie, Libération

L'Inceste (Stock, 1999 ; LGF/Livre de Poche, 2001) (190 p.)



« Christine Angot va gagner. Parce qu'elle ne risque pas de plaire. Elle va trop vite, trop fort, trop loin, elle bouscule les formes, les cadres, les codes, elle en demande trop au lecteur. Elle vient d'avoir quarante ans, elle écrit depuis quinze ans et, en huit livres (depuis 1990, car elle a mis quatre ans à faire publier son premier roman), elle a enjambé la niaiserie fin de siècle. Elle n'est pas humaniste, elle a fait exploser le réalisme, la pseudo-littérature consensuelle, provocante ou faussement

étrange, pour poser la seule question, la plus dérangeante : quel est le rapport d'un écrivain à la réalité ? »

Josyane Savigneau, *Le Monde des livres*

Sujet Angot (Fayard, 1998 ; Pocket, 2006) (123 p.)



« Fais bien attention à ton corps et à ta santé Christine. Ne crois personne, jamais, même si on te dit «je n'ai jamais... j'ai toujours...»

Et puis j'espère que tu sais que les maladies sont transmissibles non seulement lors de l'éjaculation mais par la simple pénétration. Pardon d'être aussi cru, mais je voulais te dire ça depuis longtemps.

Bon, Je vais essayer de me rendormir un peu. Je voulais te dire aussi : Je ne peux plus te lire. Je n'en peux plus du sujet Angot. C'est devenu une souffrance. »

Les Autres (Fayard, 1997; Stock, 2001) (156 p.)

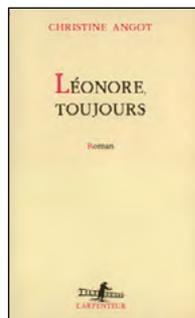


« Ils sont saturés de mon ironie, de mes sarcasmes. Exercez donc vos talents ailleurs que sur nous. Vous en trouverez d'autres. Ils sont partis en claquant la porte. J'ai voulu me mettre à la machine. J'ai voulu écrire. Je n'avais plus d'idée. J'ai demandé aux autres de me parler. Ils ont des vies qu'on doit pouvoir raconter. Je me disais. Les autres. (...) Ils ont deux types d'excitation. Une vague, brutale qui les terrasse de désir brut. Trop forte, elle occulte l'autre vague, lente à venir. Qui

apparaît parfois, au bout de deux-trois heures. Qu'ils aient joué ou pas, il se passe des choses après deux-trois heures. Des caresses ordinaires, là les bouleversent, un baiser dans le cou. Alors qu'au début ils n'ont qu'une hâte. Qu'on leur touche le sexe. Quand le temps a passé, ils découvrent et préfèrent même, les bisous dans le cou. Une fois calmés, la pornographie permet d'accéder à ce deuxième degré. Je continue ? »

C. A.

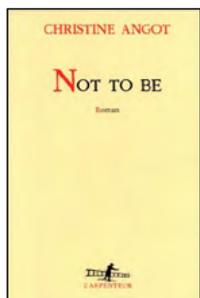
Léonore, toujours (Gallimard, 1994; Fayard, 1997; Seuil, 2010) (156 p.)



En 1994, Christine Angot est encore un auteur inconnu. Elle publie un roman puissant et dérangeant, où la narratrice raconte la naissance de sa fille Léonore, l'été précédent. Ce récit prend la forme d'un journal, daté du lundi 8 mars au mercredi 31 mars. L'auteur parle de l'enfantement, observe son bébé et se projette dans toutes sortes de futurs possibles pour la petite fille. Mais on est loin d'un texte douxereux. Au contraire, Angot

dit ce que personne ne dit autour de la maternité et de l'enfant qui est tout à coup là. En fait, elle dit très exactement ce qu'il ne faut pas dire, elle dit ce qui est inadmissible. Le lecteur est un peu comme un baigneur dans une eau tiède qui brusquement sent des courants d'eau froide. Mais la particularité et la force d'Angot est de ne jamais être provocatrice, ce qui serait au fond plus acceptable ou assimilable. Elle dit, simplement, la vérité. Sans se censurer, sans renoncer à ce qui peut choquer, comme quand elle imagine le bébé devenu adolescente dans une scène sexuelle débridée (le contraste est alors saisissant). Ou quand elle évoque les ressemblances : « Elle a mes mains, exactement. Mais tout ce qui est regard c'est Claude et Maman. De la mère de Claude, cette mocheté, rien ».

Not to Be (Gallimard, 1991 ; Gallimard, coll. «Folio», 2000) (97 p.)



Un homme, dans la dernière phase d'une maladie mortelle, est prostré sur un lit d'hôpital. Il ne doit cesser de penser, sous peine de mourir : « Un vide dans ma tête aurait l'effet d'une embolie. » Le père, la mère, des vieux dont il s'occupait, le personnel soignant se succèdent à son chevet ; les bruits du monde lui parviennent par la télévision, les bribes de conversation dans le couloir. Lui ne pense qu'à Muriel, sa femme.

Un monde se reconstruit. Souvenirs, peurs, obsessions, délires remontent en désordre, là, devant nous, sur la page, sur l'écran d'une conscience bouleversée, portée à son point d'incandescence. L'homme parvenu à cet état limite est le maître d'un étrange ballet où les danseurs qu'il convoque sortent des coulisses de la mémoire, changent de partenaires et dansent avec les ombres. C'est l'instant où la vie et la mort se font face, se défient et s'enlacent, c'est l'instant où s'accouplent l'obscène et le sublime.

Vu du ciel (Gallimard, 1990 ; Gallimard, coll. «Folio», 2000) (93 p.)



« Les anges ne sont pas tout blancs. Nous n'avons pas le sens de la gravité des choses. Anciens traumatisés pris entre enfance et éternité, nous n'avons pas la sensibilité d'en bas. En général, nos vues, entre ciel et terre, indisposent les humains. Qui n'aiment pas nos livres. Beaucoup trop froids. Ils supportent mal notre humour. Alors, je destine ce livre aux anges et à Dieu et ne souhaite à aucun mortel de l'ouvrir accidentellement. »

C. A.